

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 septembre 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade.

Un intéressant Rapport.

Nous avons lu avec l'intérêt le plus vif le rapport annuel, troisième du genre, que vient de présenter au maire de la Nouvelle-Orléans, l'inspecteur des Fabriques de notre ville, Mlle Jean M. Gordon.

On sait les inappréciables services que rend à la société, à l'humanité, ce rapport qui, par sa juste et saine critique, nous fait connaître la situation de la fonction publique et les quelques années à peine, s'élevaient pour combler une lacune qui se faisait de plus en plus sentir par suite de l'évolution dans les idées, dans l'éducation des classes ouvrières.

En même temps que notre cité acquiescerait de l'importance, que son territoire s'étendait, que sa population s'accroissait, naissaient un peu partout usines et fabriques; et pour le fonctionnement de celles-ci, une main d'œuvre devenait nécessaire.

Cette main d'œuvre, c'est la jeune génération qui la fournit en très grande partie; et c'est pour l'autorité de la protection à laquelle elle a droit que la Loi impose des restrictions à ceux qui l'emploient, individus ou corporations. Ainsi, il est interdit de faire travailler un enfant avant qu'il ait atteint l'âge qui fixe la loi; il faut que son travail soit mesuré à l'effort dont il est capable; que les ateliers où il travaille réunissent toutes les conditions d'hygiène et de salubrité; que son moralité y soit à l'abri de tout danger, maxima debetur purior reverentia.

Mlle Gordon commence par constater avec plaisir que les amis du "Mouvement du Travail de l'Enfance" ont lieu de se féliciter des victoires remportées par le "Mouvement", de la sympathie qu'il inspire et qui tend à s'universaliser non seulement dans l'Etat de la Louisiane, mais dans tous les Etats du Sud. Comme preuve de l'intérêt témoigné à l'œuvre protectrice de l'enfance, elle cite tout ce qui s'y est dit et fait depuis la création dans notre ville au mois d'avril dernier de la "Southern Conference on Woman & Child Labor". L'inspecteur des fabriques dit que deux arrêtés, l'un rendu par

la Cour Suprême de l'Etat, l'autre par la Cour Criminelle de District, par l'organe du juge Joshua Baker, ont produit l'effet le meilleur; ils ont même fait naître des discussions au sein de notre corps législatif, mais les protecteurs du "Travail de l'enfant" ont empêché une modification de la loi qui aurait permis aux théâtres et autres lieux d'amusements d'exploiter l'enfance.

Mlle Gordon dont la parole est une des plus autorisées qui soient sur la question du "Travail de la femme et de l'enfant", a assisté à toutes les Conférences importantes du pays qui se sont occupées de la question; à Boston, au mois de janvier dernier; dans l'Alabama, à Birmingham, au mois de mai; à Memphis, au mois d'avril; en Louisiane, aux Opelousas, au mois de mai; et partout elle a prononcé des discours qui ont été fort goûtés et très applaudis.

L'inspecteur rend compte de l'œuvre accomplie par lui. Il dit que 1049 certificats ont permis ont été donnés à des enfants au cours de la dernière année écoulée, et que 32 seulement de ces enfants étaient des orphelins de père et de mère; 79 des orphelins sans mère; 207 des orphelins sans père. Mlle Gordon compte sur l'éloquence de ces chiffres pour qu'on n'entende plus ce vieux cliché: "Que va devenir la pauvre veuve si son enfant est privé de travail?" Il n'est pas rare de voir des enfants fournir la subsistance à leurs pères et à leurs mères.

L'Oratoire de "Louisiana State Child Labor" a fait pleinement son devoir en envoyant bien des enfants à l'école et en pourvoyant aux premières nécessités de leurs parents.

Le rapport de Mlle Gordon est trop long pour que nous en relations ici tous les renseignements, tous les chiffres et toutes les observations qu'il renferme. Le document est complet, intéressant, et fait honneur à la femme éminemment distinguée qui l'a rédigé.

L'œuvre de Mlle Gordon est plus que sociale, elle est humanitaire et mérite tous les encouragements.

L'origine de la carte postale.

Sait-on que l'origine de la carte postale date de l'époque de l'occupation allemande en France, au cours de cette guerre de 1870 dont nous revivons tous les souvenirs.

Disons tout d'abord qu'un décret du 26 septembre de cette année-là ordonna des cartes-poste qui furent expédiées de Paris par ballons non montés; elles étaient de petit format et sur carton de plusieurs couleurs. Mais, imaginées en vue d'un besoin momentané, personne n'y fit attention.

Sur ces entrefaites, l'administrateur allemand des postes dans les territoires français occupés, nommé Rosshirt, faisait apposer sur les murs de Nancy, le 29 septembre, une affiche rédigée en allemand et en français, laquelle donnait un spécimen d'une "carte de correspondance", dans le but de "favoriser les communications". Sur ce document est figuré le modèle de la carte, qu'accompagnait sa description et le prix de vente. Il ne restait plus qu'à donner droit de cité à l'innovation allemande, qui avait rencontré une faveur générale. C'est ce qui fut fait par un décret en date du 20 décembre 1872.

CAPTURE - D'UN - Explorateur célèbre au Thibet.

Le célèbre explorateur H. Savage-Landor raconte comment, parvenu au centre du Thibet, il faillit n'en pouvoir revenir. Capturé, avec les deux hommes qui le suivaient, il fut soumis à d'abominables tortures.

On m'arracha brusquement le cheval en m'informant que dans quelques minutes ou me couperait la tête. En effet, mes bourreaux commencèrent tous les préparatifs d'exécution. On me lia les pieds à une grosse poutre triangulaire qui gisait sur le sol. Un officier me saisit par les cheveux, tandis que le "pombo" ou "grand-lama", envoyé spécialement de Lhasa, me passa devant le visage un fer rouge qui m'abîma sérieusement la vue à tel point que l'œil gauche, même maintenant, treize ans après cette scène, n'est pas complètement guéri. Le fer rouge ne me toucha pas la figure, mais la chaleur qui s'en dégageait était si forte que les paupières, les sourcils, la peau du front et du nez ont été grillés.

L'œil droit voyait tout rouge, mais je distinguais encore tout ce qui se passait autour de moi. Enfin, après quelques autres tortures, le bourreau s'approcha de moi. Il tenait à deux mains un grand sabre dont il me toucha le cou avec la lame, comme s'il allait faire sauter ma tête. Pour montrer avec quelle précision il maniait le sabre, d'un mouvement très rapide il fendit l'air de son arme dont la pointe seule vint effleurer mon cou.

A ce moment, je croyais ma dernière heure venue, et ma surprise fut grande quand je me trouvai encore vivant. Il recommença ces exercices très pénibles de l'autre côté de ma figure. C'est, en général, au troisième coup que la tête est séparée du corps. Heureusement en constatant que je ne bronchais pas, le coup fatal ne fut pas donné. Toute cette horde criaient comme atteints de folie.

Le bourreau me prévint que si je n'avais pas peur de la mort, il me ferait souffrir pendant ma vie. La foule me tira de tous côtés, m'entraînant les jambes qui furent attachées à la poutre, me tirant les bras par derrière, et les liant à un poteau. On me laissa dans cette position depuis le coucher du soleil ce soir-là jusqu'au coucher du soleil le jour suivant, c'est-à-dire à peu près vingt-quatre heures. Lorsqu'on me délivra de mes liens, qui étaient fortement serrés, la peau de mes jambes s'enleva avec les cordes. Ma tête était encore vivante, mais mon corps était insensible. J'avais l'impression d'avoir un corps mort avec la tête vivante. Aucun de mes membres ne répondait à un certain et je ne pouvais pas bouger. Ce ne fut que quelques heures après que la circulation a lentement recommencé à se rétablir. La douleur était terrible. C'était comme si des centaines de couteaux et d'aiguilles piquaient le long de mes membres. Mes pieds et mes jambes étaient énormément gonflés et la douleur était insupportable.

Après cela l'ennemi s'enivra d'autres petites tortures. On m'arracha un ongle de la main gauche et l'ongle du gros doigt du pied gauche. On chercha à m'empêcher de me lever, on me força à avaler de l'eau bouillante qui me brûla

cruellement, les genouilles la langue et la gorge.

Mais pendant que se poursuivaient ces affreux supplices, divers accidents survenant aux Thibétains les effrayèrent. Ils sont très superstitieux. Ils résolurent de ne pas achever leurs prisonniers et de les renvoyer aux Indes.

Le docteur Wilson et l'agent politique entrèrent des larmes aux yeux lorsqu'ils m'aperçurent. Ils en eurent beaucoup de mal, au premier moment, à me reconnaître. Moi-même, qui me vis pour la première fois depuis longtemps dans un miroir, je croyais que c'était une personne placée derrière moi dont l'image se réfléchissait dans la glace; je ne me reconnais pas dans la glace. Je me suis jeté sur la nourriture que le docteur Wilson avait dans sa tente, comme un chien affamé, et j'en dévorai des quantités avant que l'on put m'arracher à cette pâture et me préparer une nourriture plus substantielle.

La surexcitation nerveuse étant apaisée, je devins de jour en jour plus malade, et en rentrant en Europe, tout le côté gauche de mon corps resta, pendant plusieurs mois, presque tout à fait paralysé.

Les résultats, si chèrement achetés, de l'expédition de M. Savage-Landor étaient d'une réelle importance géographique; il avait découvert les deux sources principales du grand fleuve Brahmapoutra, la vraie source du fleuve Sittley, et fixé astronomiquement les points principaux de la chaîne des montagnes Gangri.

Le labour à la dynamite.

Après tant de milliers d'années que les hommes retournent la terre, divisent les moites et les sèchent, voici que la fatigue du labour vient d'être supprimée d'un coup par un Américain intelligent. Que veut-on en effet? Emietter le sol, le mettre en contact avec l'atmosphère, le renouveler. Qu'y a-t-il de plus simple? Il suffit de le faire exploser. Le champ mis en poussière entre en contact intime avec l'air et retombe mollement, prêt un sol nouveau. M. Henry Cadwell a obtenu par ce procédé des résultats excellents. Deux petites colines, sur lesquelles il cultivait des melons, et qui ne furent nourries plus, ont retrouvé, après avoir volé en éclats, une fécondité neuve. En plein champ, les expériences n'ont pas donné de moins bons effets. Il suffit de planter de deux en deux pieds des cartouches de dynamite, qu'on enfonce à un mètre environ de profondeur. Une meche les relie, et les allumes d'un seul coup. Les pouvoirs publics avaient prêté à M. Cadwell quelque appréhension d'un procédé si hardi; mais il ne s'est produit aucun accident. Les ouvriers ont été à peine couverts de poussière. On pense donc que le procédé deviendra commun. Evidemment, le cultivateur soigneux fera bien, dans la saison des labours, de ne pas vaguer par les champs, un volume de poésie à la main. Il risquerait d'être retourné soudain avec le champ lui-même. Les alentours ne seront pas très sûrs. Pour les livres, la situation deviendra intolérable. On recommandera de dynamiter par temps calme; sinon la poussière sera emportée par un vent violent, ira retomber chez le voisin, ou se dispersera en tourbillons. Pour toutes ces raisons, il sera préférable de charger modérément les cartouches. Un excès d'explosif aurait le fâcheux effet de supprimer net le champ, son propriétaire, ses voisins et les passants. Mais, quand on veut faire vite et

bien, il faut savoir courir quelques risques et négliger ces petits inconvénients.

Le monument de Duquesne.

Le monument que l'amiral Boué de Lapyrère doit inaugurer ces jours prochains à la mémoire de l'illustre Duquesne a été édifié sur le domaine seigneurial du Bouchet, près d'Etampes, que Louis XIV avait érigé en marquisat pour le vainqueur de l'amiral Ruyter.

Le vaillant marin aimait à s'y reposer entre deux batailles navales. Rarement ou le voyait à la Cour de Versailles. Louis XIV lui avait donné la terre du Bouchet après qu'il eut détruit près de Messine, la flotte hollandaise alliée à la flotte espagnole.

Monsieur Duquesne, lui dit le Roi, je suis satisfait de vos services... Mais il paraît que vous êtes protestant. — C'est vrai, Sire, repartit spirituellement le grand homme de mer, mais mes services sont bons catholiques.

Louis XIV se mit à sourire. Duquesne avait gagné son marquisat.

La statue du Bouchet sera la quatrième que la France élèvera à l'illustre marin. L'arc a été érigé en 1844 à Dieppe, ville natale de Duquesne. Elle est l'œuvre de Dantan alné. Une autre, en marbre, se trouve au châteaude Versailles. Elle a été exécutée par Rognier. Duquesne y est représenté debout, la main droite appuyée sur un obusier, la main gauche montrant l'horizon. Enfin, la troisième est du statuair de Bray père. Elle décore la Bourée de Nantes.

SOUSSIONS.

La soumission de M. Marc Sangnier à la décision du Saint-Siège remet naturellement en mémoire d'autres soumissions. Rappelons donc celle de Fénelon après la discussion sur le "quétisme", et plus près de nous, celles de Montalembert et Lacordaire, qui avaient fondé avec Lamennais le journal "l'Avenir".

Mais il existe un exemple de rétractation spontanée relative à un livre d'histoire qui n'est autre que "Les Girondins" de Lamartine.

J'ai été téméraire et malheureux dans le regard jeté sur l'intérieur de la jeune Reine. Rien n'autorise à lui imputer un tort de conduite dans ses devoirs d'épouse, de mère, d'amie.

Le mot d'homme-principe qui s'applique à Robespierre est un scandale de mot, une qualification à double interprétation capable de fausser l'esprit de la jeunesse sur ce Marius civil, sur ce proscripateur-bourreau de la révolution. Je m'en repens, et je l'efface.

Tout est juste dans mon jugement sur le crime de la république à l'égard de Louis XVI. Une seule phrase m'y blesse: "Il eut une puissance sinistre dans cet échafaud"; concession menteuse à cette école historique de la Révolution, qui a attribué un bon effet à une détestable cause, et qui prétend que la Terreur a sauvé la patrie. Honte sur moi pour cette complaisance.

J'ai été indigné contre moi-même, en relisant ce matin la dernière page cynique des "Girondins" (sur l'ensemble de la Révolution), et je conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes, comme je la déchire devant Dieu et devant la postérité.

Que dites-vous de cette appréciation des "Girondins" par l'auteur des "Girondins"? — Diable! ceci devient plus sérieux. Il retourne à la fenêtre. Il rêve, le front chargé de soucis et de colère.

La-bas, vers les tilleuls, un homme est arrêté, la tête renversée en arrière sur les épaules et qui le regarde. C'est Pervenche, et Pervenche sourit.

Alors, leurs regards se croisent... de loin portant l'œil... s'examinent, s'étudient... leurs regards échangent des confidences, des craintes, des profets... Mais ces profets, comment les faire comprendre? Soudain, la figure de Pervenche s'épanouit... fendue entre deux oreilles... Et, dans le feuillage jauni des tilleuls sous lesquels il se trouve et dont sa haute taille atteint les premiers branches, toutes ses dents étaient en blanc, ses paupières à celles d'un jeune lapin... Pervenche a une idée. Il a découvert, sans doute, le moyen de se faire comprendre... quel moyen? — Dieudonné, B-naud, est-ce que tu m'entendras? — Certainement, Lucas... A-tu quelque chose à me dire? — Pas grand'chose... Une question seulement... — Laquelle? — Je voudrais savoir si la cheminée fume?

La race féline.

Sait-on que l'administration des P. T. T. honore d'une particulière tendresse les plus nobles représentants de la race féline? Dans les couleurs du sous-secrétariat d'Etat, rue de Grenelle, circule librement, depuis longtemps, un gros matou noir entretenant à frais communs par les rédacteurs de l'administration centrale.

A la gare de Lyon, le directeur des bureaux ambulants préleve chaque jour vingt-cinq centimes sur son traitement pour la nourriture d'une ravissante chatte grise, Cora.

A la gare d'Austerlitz, les chats pullulent à cause du voisinage du jardin des Plantes; de même aux ateliers du boulevard Brune.

Avec M. A.... directeur des postes à la gare de l'Est, un gros matou décoratif représente dignement l'administration de M. Millerand. On l'appelle "Joli". Parfois "Joli" va faire un tour à Châlons ou à Troyes, en wagon-poste, puis il rentre le soir à Paris, comme un simple touriste....

Le marquis de Carabas serait bien étonné s'il revenait au monde. Le chat botté ne voyage plus en carrosse, mais en train de luxe, quand ce n'est pas, comme avec Jolin Moisant, en aéroplane!

THEATRES. ORPHEUM.

Le programme inauguré hier à l'Orpheum ne le cède en rien à celui de la semaine précédente et le nombreux public qui a assisté aux deux représentations a chaleureusement applaudi les artistes.

La jolie comédie "A Hunter's Game" a été fort bien enlevée par Frank Stafford et sa troupe. Cette pièce en un acte représente une partie de chasse dans une superbe forêt des Adirondacks et se termine non par des coups de fusil, mais par l'enlèvement d'une jolie chasseresse.

M. Stafford et Mlle Marie Stone qui tiennent les principaux rôles sont des artistes accomplis. Les Freres Boudini, musiciens doublés d'excellents comiques ont présenté un numéro entièrement nouveau, qui a beaucoup diverté les spectateurs.

"Swat Milligan", une petite farce en un acte due à la plume de M. Benjamin Bulger, a été enlevée avec beaucoup de brio par une très bonne troupe.

Le comique irlandais Chas McDonald, surnommé le "Beau Brummel", a obtenu un vif succès, ainsi que ses deux jolies et gracieuses partenaires Mlles Crawford et Montrose. Citons encore le cowboy Burt Shepherd et le cycliste Joe Jackson, tous deux excellents en leur genre.

TULANE.

Le théâtre Tulane offre cette semaine à ses habitués une des œuvres les plus remarquables qui soient actuellement à la scène "A Rogue's Honor", comédie dramatique de M. Geo. Baker, interprétée avec autant d'exactitude que de goût par l'éminent acteur romain, M. Paul Caseneuve et son excellente troupe.

Cette pièce qui a été jouée pour la première fois dimanche soir au Tulane a d'emblée conquis notre public. L'intrigue est claire et elle est conduite avec un art prestigieux qui porte à son comble l'intérêt. Il y a des scènes d'une intensité dra-

matique émouvante et les auditeurs sont emportés par l'action qui se déroule avec une puissance incomparable.

C'est une œuvre vraiment belle et elle s'impose d'autant plus qu'elle est jouée par des artistes d'élite. L'auteur, M. Baker, venu spécialement de New York pour diriger les répétitions a assisté aux représentations de dimanche et de lundi et s'est déclaré heureux d'avoir d'avoir trouvé des interprètes qui ont su rendre les divers personnages de sa pièce avec autant de vérité que de talent.

M. Paul Caseneuve, chargé de la tâche avec sa maestria accoutumée et a souligné à de fréquentes reprises les applaudissements enthousiastes des spectateurs. M. Dahman et Chevalier, Mlles Perry, Alba et Lach, chargés des principaux rôles, ont aussi été très applaudis.

"A Rogue's Honor" restera à l'affiche toute la semaine et sera donné en matinée mercredi et samedi.

CRESCENT.

"Wildfire", une intéressante comédie qui met en scène le monde des courses, a été très bien jouée dimanche soir au Crescent, en présence d'un public nombreux et enthousiaste.

L'intrigue de cette pièce est simple, mais prête à des situations du plus haut comique. Le principal rôle est tenu à la perfection par Mlle Lucilla Morey, qui est du reste secondée par une très bonne troupe, au premier rang de laquelle il faut citer M. Gus Alexander.

"Wildfire" sera donné tous les soirs de cette semaine et en matinée aujourd'hui, jeudi et samedi.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLÉANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: 12 - Un an 96 - 6 mois 52 - 3 mois 28.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$12.50 - Un an \$7.00 - 6 mois \$3.50 - 3 mois \$2.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 - Un an \$12.00 - 6 mois \$6.00 - 3 mois \$3.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$3.00 - Un an \$18.00 - 6 mois \$9.00 - 3 mois \$4.50.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans les éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y avoir droit ont à recevoir sur marchandise.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDETS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O. No 19 Commencé le 20 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY PREMIÈRE PARTIE DEUX FRÈRES ENNEMIS.

LES DEUX FRÈRES (Suite)

Il tomba sur son lit, la tête dans les mains, les doigts labourant son front. La catastrophe qu'il redoutait, qu'il avait voulu éviter, lui venait de la déshaler, par sa propre imprudence.... Et à quel propos?... Car voilà qu'il se demandait maintenant si l'état bien sûr d'avoir vu et d'avoir reconnu sa propre lettre, adressée à Josette, entre les mains de l'officier?... De là haut, ne s'était-il pas trompé?

Il était plein de vaillance. Son abattement dura peu de temps — Que je me sois trompé ou non, le fait est le même: je suis prisonnier.... Ce Lillenthal me hait. Il ne pardonnera pas.... ou il ne pardonnera qu'à moitié.... Donc, il faut que je m'y attende.... c'est la prison et le régiment prussien ensuite.... Ou, pas de prison, mais le régiment quand même.... Avisons! Il se redressa, alla s'accouder à sa fenêtre.

D'en bas, beaucoup le virent et l'on se chuchota d'oreille à oreille. — Il boude! Comme il s'attendait au bruit, il espéra un moment que les soldats s'en étaient allés. Alors, il pensa à démolir la serrure avec un des chenets. Il colla son oeil à l'ouverture, afin de s'assurer avant tout de sa solitude. Bien lui en prit. Juste à ce moment, le porte, en son officier se tenait assis sur le rebord d'une fenêtre

du couloir, et, tournant le dos, un soldat s'entretenait à voix basse avec le sous-officier. — Il était bien et sérieusement gardé. D'égringoler hors de la tour jusque dans le jardin était une entreprise impossible. Aucune aspérité n'offrait de prise à ses pieds et à ses mains. Il eût fallu une corde. Renaud n'avait pas de corde. Il s'agit de filer.... mais comment? Il ne fallait pas compter, non plus, s'échapper tant qu'il ferait jour.

Il patients donc jusqu'au soir, se tint cool, ne se montra pas du rant la réception afin de ne point susciter de curiosités indiscrètes et dangereuses. Vers quatre heures, quelques coups de sifflets, des ordres bruts attirèrent son attention. C'était l'empereur qui partait, et les troupes lui rendaient les honneurs. D'un bond, il fut à la serrure et colla l'œil contre le trou. Plus personne dans le couloir! Les hommes avaient rejoint leur compagnie. Et le bataillon allait rentrer à Metz. Il voulait ouvrir.... La porte était toujours fermée. Et la clef était enlevée. De ce côté, peut-être?... Non, les gens-là n'oublient jamais rien! Alors?... Il patients. De nouveaux coups

de sifflets. Des pas rythmiques et pesants ébranlaient le sol. Les troupes sont en marche. Elles s'éloignent. La moitié du couloir s'en va. Et Renaud recommence à respirer plus librement. Il met la tête à la fenêtre. Il n'y a plus là que des officiers qui se promènent, ceux que Sauvageot a retenus pour le soir.

Un instant, il eût même aperçu la robe d'Elise, mais peut-être qu'Elise elle-même l'a vu, car la robe disparaît au tournant du vieux donjon. Et Renaud pense au souvenir de la phrase lue dans le mystérieux livre: "Elle veille!" Seul, Lillenthal reste invisible. Renaud le cherche. C'est en vain. Il aurait voulu le braver une dernière fois de là haut, comme il l'avait bravé le matin.

— Ma foi, tant pis, je vais essayer d'ouvrir la serrure-t-ii. Il s'empare d'un chenet et frappe sur la serrure. Douc, la porte s'ébranle. Mais, en même temps, il entend une voix polie, de l'autre côté, qui lui dit: — Inutile, monsieur, tant que nous n'aurons pas reçu des ordres.... Il regarde.... Oui, les soldats sont bien partis. Mais deux gendarmes placés, ventras, caqués, revolver en côté, ont pris leur place et il les voit, par le trou, qui rient silencieusement, la bouche énorme, les

yeux bridés, les mains au ceinturon. — Diable! ceci devient plus sérieux. Il retourne à la fenêtre. Il rêve, le front chargé de soucis et de colère.

La-bas, vers les tilleuls, un homme est arrêté, la tête renversée en arrière sur les épaules et qui le regarde. C'est Pervenche, et Pervenche sourit.

Alors, leurs regards se croisent... de loin portant l'œil... s'examinent, s'étudient... leurs regards échangent des confidences, des craintes, des profets... Mais ces profets, comment les faire comprendre? Soudain, la figure de Pervenche s'épanouit... fendue entre deux oreilles... Et, dans le feuillage jauni des tilleuls sous lesquels il se trouve et dont sa haute taille atteint les premiers branches, toutes ses dents étaient en blanc, ses paupières à celles d'un jeune lapin... Pervenche a une idée. Il a découvert, sans doute, le moyen de se faire comprendre... quel moyen? — Dieudonné, B-naud, est-ce que tu m'entendras? — Certainement, Lucas... A-tu quelque chose à me dire? — Pas grand'chose... Une question seulement... — Laquelle? — Je voudrais savoir si la cheminée fume?

Et, comme l'il venait de prononcer la phrase la plus naturelle du monde, sans autrement se préoccuper de la réponse, qu'il attendait pas, Pervenche sourit ses mains dans ses poches et s'en va, tranquille et lourd, en dansant son vaste torse....

Renaud connaît son ami! Il sait qu'il ne plaisante guère et qu'il ne prononce, en général, que fort peu de paroles oiseuses. Donc, ces paroles là ont une signification particulière. Pervenche a voulu attirer l'attention de Renaud sur sa cheminée et peut-être sur l'inconvénient qu'il y aurait à y aller du feu, ce soir-là. Est-ce tout?... Non. Et l'esprit du jeune homme travaille....

Tout en réfléchissant, il s'est rapproché de la cheminée.... Elle est immense, elle a bien près de trois mètres d'ouverture.... L'émission des anciens seigneurs, au-dessus des moulures de la console, rappelle les temps féodaux.... Renaud pénètre dedans, regarde en l'air.... La-haut, la trouée du ciel noir et, juste dans le milieu de la trouée une étoile, qui brille comme un œil attentif qui veillerait sur lui.... Cette étoile, était ce un regard ami ou un regard ennemi?... — Disait-elle: "Prends garde et ne te blesse pas!" ou bien: "Ne crains plus. Viens vers moi.... C'est la liberté!"

Le cheminée était trop large de haut en bas, pour permettre d'y grimper en s'arc-boutant des contre une paroi et les jambes contre la paroi opposée, équilibre qui était familier à Renaud et à laquelle, gamine, il s'était livré souvent en deux murs rapprochés. Pour arriver à l'extrémité et gagner tout, il eût fallu une forte corde pendante, retenue en haut solement. Alors l'association eût été possible.

Il se creusait le cerveau: — La cheminée fume! qu'a-t-elle voulu dire? Tout à coup la lumière se dans son cerveau.... — Parbleu! Je suis sûr qu'il trouvait le moyen de me l'aire une corde. Je n'ai qu'à attendre.... Dans cinq minutes ou dans une heure la corde dégringole et il l'attendit.

De temps à autre, il percevait comme le bruit de poids lourds qui se remuaient en face de la porte, dans le vaste couloir, et même un roulement lointain qu'il interrompit une bourrasque. C'était les deux gendarmes à faction. L'un avait bougé, l'autre s'était endormi.... un coup de pied dans le dos l'avait réveillé. L'attente fut longue. Renaud désespérait. De temps à autre, il s'en allait à la fenêtre, regardait en bas, mais la nuit était venue tout fait depuis l'apparition de Lucas et l'on ne distinguait plus